

EXCLUSIF
UNE NOUVELLE
INÉDITE DE RAMUZ

La Rencontre*

Marie, ayant glané, rentre chez elle. Elle est un peu lasse, ⁱ car le soleil de juillet coupe les jambes comme on dit et les bras tombent d'eux-mêmes, se refusant à travailler; cependant elle est contente; elle a glané plus d'une gerbe. Un homme est assis sur le talus, au bord de la route. Il se lève en la voyant venirⁱⁱ. Il a un grand chapeau de feutre, de larges pantalons de futaine, des bottes et une chemise de couleur; il porte sur l'épaule son petit bagage attaché dans un mouchoir au bout d'un bâton et sa faux dont la lame est fixée le long du manche. Ilⁱⁱⁱ salue Marie et elle voit bien que c'est un ouvrier de campagne, comme il y en a beaucoup; et ils sont quelquefois dangereux à rencontrer sur le chemin au crépuscule; mais celui-là n'a pas l'air méchant; sa moustache jaune se relève quand il sourit et il a des yeux bleus très doux^{iv}. Il dit à Marie:

«Est-ce que c'est bientôt les Bruyères¹?»

Marie répond:

«C'est à vingt minutes et j'y vais aussi.»

Il dit en riant:

«Si c'était que de moi j'irais bien avec vous.»

Et Marie sourit aussi:

«On peut passer par la forêt; c'est un sentier qui abrège.»

C'est un petit sentier que Marie connaît comme sa poche, parce que c'est toujours par là qu'elle passe. Il est à peine tracé dans l'herbe qui repousse, depuis que les foins sont fauchés. Il fait des zigzags à l'angle des champs. Il est coupé de rigoles où l'eau brille aux derniers rayons du soleil. Il descend dans le vallon, il traverse le ruisseau et il remonte de l'autre côté dans le bois. Au sortir du bois, on est presque au village, tandis que la route qui évite les pentes trop fortes fait un grand détour ennuyeux. Marie va devant pour montrer le chemin et l'homme docilement marche derrière elle. Il est très grand et il a les épaules carrées. Il regarde trotter^v Marie qui se hâte. Il^{vi} la trouve bien confiante et il s'amuse d'elle en pensée. Il aime^{vii} le joli corps qu'elle a sous sa jupe d'indienne et le corsage bleu à pois blancs; les cheveux blonds noués sous le chapeau de paille;^{viii} sa nuque qui est juste de la même couleur que ses cheveux et ses petits pieds maigres dans ses gros souliers à clous. Comme ils arrivent sous un cerisier, il s'arrête et il l'appelle. Les dernières cerises, déjà un peu ridées, toutes sucrées pendent aux branches basses. Il peut aisément les atteindre à cause de sa haute taille, mais Marie a beau se hausser sur la pointe des pieds elle n'y parvient pas.

«Vous avez de la chance que je sois avec vous, dit-il. Il n'y a rien de meilleur quand on a soif.»

Il tend sans façon dans le creux de sa main les cerises à Marie. Marie dit:

– Elles sont un peu douces.

– Ça ne fait rien, ça désaltère quand même. C'était pas de trop, je viens de loin.

– D'où venez-vous?

– De Cottens².

– Et où allez-vous [?]

– A la montagne, faire les foins. Quand les moissons sont finies, je vais faucher dans les pâturages. Ça porte jusqu'à la mi-août.

Il mange gloutonnement, par poignées, sans cracher les noyaux et il a les lèvres toutes violettes. Du jus lui coule sur le menton parmi les poils rudes de la barbe et il rit comme un grand enfant. Il a de belles dents carrées et sa peau brûlée est noire par places. Il continue:

«Faut pas avoir peur de marcher pour faire le métier que je fais [...] La plupart du temps je suis par les routes. Quand un coin est fini je vais à un autre. Ça commence au bord du lac, ça monte dans le Jura, ça finit sur la montagne.»

Marie dit:

– Ça doit être fatigant.

– On s'y fait, voyez-vous.

– Il faut bien.

– Le dommage c'est qu'on n'y devienne pas riche.

Alors, ils rient de nouveau et ils se remettent en marche. Le sentier se met à descendre, on entend le bruit du ruisseau. Pour traverser le ruisseau, il y a une planche jetée sur les cailloux pointus. Elle est branlante. Quand on pose le pied, elle se lève à l'autre bout. L'homme s'y engage le premier, il s'arrête au milieu [...] il assure la planche et il tend la main à Marie.

«Oh! je passerai bien toute seule.»

Mais elle prend la main quand même. De l'autre côté, le sentier grimpe le ravin dans un taillis de coudriers. Par-ci par-là de grands sapins et des hêtres dressent leurs troncs et sur la petite verdure basse arrondissent leurs hautes branches. L'homme et Marie vont lentement pour ne pas s'essouffler. Ils ne parlent plus. Marie marche toujours devant l'homme^{ix}. Et il songe qu'elle ferait une gentille femme. Elle est gaie et^x modeste. Elle est pauvre comme il est. Elle ne doit pas être difficile. Ce n'est pas de ces filles que les amoureux leur courent après par douzaines. Elle se contenterait de lui. Mais il est de ceux qui vagabondent sur la terre; il se repose le soir où il ne passera plus jamais; et il est un peu triste. Et Marie pense de son côté que ce gros garçon ferait bien son affaire. Il est robuste, il a l'air travailleur. Il n'est pas de ceux qui boudent au travail et ne songent qu'à boire. Il ferait un bon mari. Mais elle se dit qu'elle est trop pauvre et qu'elle vit à^{xi} glaner, à cueillir les framboises et les fraises. Il ne faut pas songer à se mettre en ménage. Et elle est un peu triste aussi. Ils ont tous les deux trop de sagesse. Ils ne se devinent pas, parce qu'ils sont simples. Et ils rêvent séparément sans savoir que leurs pensées se rejoignent et qu'il leur suffirait de parler.

Quand ils sont arrivés en haut de la côte, l'homme dit:

«Si on s'asseyait un peu.»

¹ Ce toponyme n'est pas attesté en Suisse romande.

² Village proche de Cossonay, au nord-ouest de Lausanne.

Ils s'asseyent sur la mousse. Ils sont sous un grand sapin. Devant eux des prairies et des vergers s'étendent jusqu'au village [.] On voit fumer les toits dans l'air bleu. Le soleil se couche, les arbres sont pleins de battements d'ailes. On n'entend pas d'oiseau chanter. Sur la route qu'on distingue à distance, des fouets claquent et des chars grincent. Parfois un bruit de voix arrive jusqu'à eux.

L'homme a posé à côté de lui son large chapeau de feutre; il passe la main sur son front; Marie tient sa gerbe sur ses genoux; les épis tintent quand elle bouge; et ils regardent devant eux.

L'homme dit :

«Vous devez aussi être fatiguée.»

Marie répond :

«On est toujours contente de voir venir la nuit.»

L'homme reprend :

«Quand on peut dormir tranquille.»

Marie a l'air étonnée :

– On vous empêche de dormir?

– Ah! vous ne savez pas, vous êtes chez vous; moi, je suis chez les autres. Il faut souvent coucher dans la grange; les sauterelles sautent dans le foin. Ou bien je dors à la belle étoile, quand il fait chaud, pour éviter la dépense à l'auberge. C'est le long d'une haie; des bêtes glissent dans les feuilles; il faut s'habituer; on est réveillé en sursaut; ou bien il se met à pleuvoir.

Marie dit :

– Depuis que ma mère est morte, je couche chez la voisine qui me loue une chambre. Je vais en journée³ quelquefois; j'arrive à tourner. Je n'ai jamais quitté le village.

– Ah! moi, j'en ai vu des pays, jusque tout près de l'Allemagne, dans la Savoie, un peu partout. J'en ai usé des paires de bottes. J'ai été chez les catholiques qui mettent des croix le long des chemins et des images dans les églises. On voit la Sainte-Vierge qui porte l'enfant Jésus. J'ai été à la ville. Les gens me regardaient passer avec ma blouse et ma faux comme si j'avais eu des cornes. J'ai fait un peu tous les métiers, suivant la saison. Et je ne sais pas trop où je serai dans quinze jours. Mais peut-on jamais savoir?

– C'est comme je me dis souvent; il faut faire ce qu'on peut et laisser venir les jours, parce que, les projets, ça ne sert pas à grand-chose. Il y a toujours quelque chose qui empêche. J'aurais voulu être couturière; c'est ma mère qui n'a pas voulu. Elle m'a dit : C'est un ouvrage qui vous perd les yeux et pour ce qu'on gagne, jamais de la vie. Quand je serai morte, tu feras ce que tu voudras. A présent qu'elle est morte, on me trouve trop vieille pour faire mon apprentissage. Vous voyez, c'est comme vous.

Ils trouvent du plaisir à se raconter leurs peines. Le soleil est couché, il va faire nuit. Des lampes s'allument aux fenêtres [.] Une étoile brille sur la colline, comme un feu lointain dans la montagne. Marie voit^{xii} l'ombre qui se répand et le bois tout noir derrière elle. Elle a un peu peur et elle dit :

«Mon Dieu! je m'oublie. Je devrais être déjà rentrée.»

Ils se lèvent. Comme le sentier est plus large, ils vont maintenant l'un à côté de l'autre. Et lorsqu'ils arrivent au village, avant de se quitter l'homme sent une grande douleur lui venir, songeant qu'il va repartir seul^{xiii} sur les routes, longtemps, dans la nuit. Et Marie un grand regret de le voir s'en aller. Elle dit encore :

«Eh bien! si vous passez par là l'année prochaine, vous viendrez me dire un petit bonjour. On sera bons amis, pas vrai?»

Et l'homme lui serre la main et il répond en se détournant :

«Ça, pour sûr, je n'y manquerai pas.»

Variantes

Nous présentons ci-dessous l'ensemble des ratures figurant sur le manuscrit en lien avec la caractérisation des deux personnages de cette nouvelle.

- i chez elle [à pas traînants *biffé*]. Elle est [jeune, mais fatiguée; *remplacé par*] un peu lasse,
- ii gerbe [et elle chante à demi-voix. Alors, d'un sentier de traverse, un homme arrive sur la route *remplacé par*]. Un homme est assis sur le talus, au bord de la route. Il se lève en la voyant venir
- iii manche [, il marche à grandes enjambées *biffé*]. Il
- iv très [clairs *remplacé par*] doux
- v carrées [et la tête droite qu'il renverse en arrière pour regarder devant lui *biffé*]. Il [considère le trottement de *remplacé par*] regarde trotter
- vi hâte [depuis qu'elle est accompagnée pour ne pas lui faire perdre de temps *biffé*]. Il
- vii Il [regarde *remplacé par*] aime
- viii paille [et *remplacé par*] ;
- ix devant [lui, d'un pas égal. L'homme considère les petits pieds de Marie dans ses gros souliers à clous qui mordent au col caillouteux *remplacé par*] l'homme.
- x gaie [, contente *biffé*] et
- xi vit [un peu de ce qu'on lui donne, *biffé*] à
- xii Marie [lève les yeux, elle *biffé*] voit
- xiii grande [tristesse *remplacé par*] douleur lui venir, songeant qu'il va repartir [tout *biffé*] seul

* Ce texte est publié avec l'aimable autorisation de M^{me} Marianne Olivieri-Ramuz

³ «Aller en journée» (plus souvent au pluriel) signifie travailler et être payé à la journée.

EXCLUSIF
UN EXTRAIT
DU ROMAN INÉDIT
DE RAMUZ

La Vie et la Mort de Jean-Daniel Crausaz*

Connaître, pénétrer la vérité de n'importe quoi est toujours un acte mystique dont les meilleures logiques ne peuvent effleurer qu'en balbutiant la surface¹.

Thomas Carlyle²

L'ami présente l'auteur

De grande taille, avec un reste de rusticité dans la carrure, mais une tête douloureuse et affinée, aux regards profonds, aux lèvres amères, sous son petit chapeau de feutre mou, il alla dans la vie la pipe à la bouche, les mains dans ses poches et le chemin fut court. Mon ami eut un destin douloureux par l'interprétation qu'il en fit. L'aventure est commune. Sincère avant tout, incapable de se départir d'une vertu essentielle à son être, il eut vite conscience qu'une parfaite sincérité, dans une société constituée tout entière sur le mensonge admis, est impossible, qu'elle devient même dangereuse, parce que, bruyante et tapageuse, sans le vouloir, par contraste, elle a nécessairement pour ennemis les gens bien pensants, les mondains bien vêtus, dont le mensonge souriant ne tolère (et bien évidemment ne peut tolérer) qu'une demi-ombre discrète, les demi-voix et les mouvements mécaniques qu'il convient de faire avec grâce. Ces gens-là sont légion; l'universelle démocratie³ est complice. Mon ami fut un isolé.

De ses luttes et de ses perpétuelles défaites, ces pages restent, monument de pierres inégales, mal taillées, assemblées à la hâte, mais qui gardent dans leurs fissures et dans leurs rides un peu de la mousse et des lichens du sol natal. On trouvera sa pensée incohérente, ses paradoxes outrés, son style difficile, redondant et entortillé. Il lui manqua beaucoup. Mais sa franchise, l'enthousiasme naturel chez un esprit trop longtemps desséché par le doute et par la critique, la joie, par moments, de voir un coin de ciel parmi la verdure et les ronces, l'exagération propre à un solitaire halluciné par sa solitude, seront, croyons-nous, une excuse suffisante à ses défauts. Il y a en lui quelque chose d'indiscipliné et même de révolutionnaire. Echappé à ses maîtres, il affirme sa liberté par des gestes extra-

vagants et des danses de sauvage. La phrase mal construite, où des restes de banalité et de prudhommerie heurtent d'imprudents néologismes se déroule sans harmonie ou plutôt s'ébat à la façon des chevreaux dans un pré. Il y a des répétitions : sans guide, sans chemin tracé, trop souvent il revient sur ses pas, il tourne dans le brouillard. On a quelque peine à le suivre; il faut une bonne volonté dont le lecteur toujours inconsciemment hostile (telle est l'attitude humaine devant toute supériorité possible) témoigne rarement. Mais il a parfois des haltes charmantes; quand on l'écoute et qu'il voit autour de lui des visages attentifs, il prend plaisir à parler; il a oublié sans doute et pour son malheur le langage habituel aux jeunes gens de son âge, mais par-ci par-là une note de poésie, une pensée originale scintillent un instant comme les étincelles échappées au feu qui se meurt sur le foyer noirci et qu'envahit la cendre.

Jean-Daniel Crausaz est un type. Il ressemble à beaucoup de jeunes gens de notre terre vaudoise. Il fut, comme eux, tendu, rêveur, orgueilleux et inquiet. Il se chercha toujours sans jamais se trouver. Il avait quelque chose à dire et il resta muet⁴. On ne distingue point l'aboutissement de ses efforts. Apparemment, un siècle ne lui eût pas suffi pour s'exprimer; il est de ceux qui ne s'expriment pas. Il eut la douloureuse terreur de ne jamais se retrouver; sous l'apparente immobilité de la forme, l'être lui-même s'écoulait comme un torrent; l'eau était trop rapide pour geler. Chaque jour apporte une pensée vivante et emporte un cadavre et le peuple qui s'agite au-dedans de soi parle toutes les langues et ressemble à ces caravanes qui ne dressent jamais deux soirs leurs tentes dans la même oasis. Il subsiste de lui quelque souvenir, mieux qu'un souvenir : une image vivante, dans l'esprit de ceux qui, l'ayant connu, l'ont aimé. Et c'est là le sort qu'il eût choisi de préférence.

Il n'est pas nécessaire de lire cette introduction⁵.

* Ce texte est publié avec l'aimable autorisation de M^{me} Marianne Olivieri-Ramuz

¹ *Les héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'histoire*, traduction et introduction par Jean Izoulet, Paris, Armand Colin, 1888, p. 92. Citation légèrement modifiée par Ramuz. La citation exacte est : « Connaître ; pénétrer la vérité de n'importe quoi, est toujours un acte mystique, – dont les meilleures Logiques ne peuvent en balbutiant qu'effleurer la surface. »

² Thomas Carlyle (1795-1881), historien et essayiste anglais, né en Ecosse, auteur notamment d'une *Histoire de la Révolution française* (traduction française, 1865-1867). Traducteur de Goethe, auteur d'une biographie de Schiller (voir notice introductive).

³ Le motif de la démocratie revient souvent sous la plume du jeune Ramuz de manière critique. Ramuz a lu Léon Daudet et il est possible qu'il ait pu lire les premiers textes de Maurras liés à l'Ecole romane et au Félibrige.

⁴ Ce motif de l'impuissance, que l'on a souvent attribué à l'influence paralysante du protestantisme, se trouve aussi dans l'*Adolphe* de Constant ou l'*Obermann* de Senancour. Il est omniprésent dans le *Journal d'Amiel* dont les premiers extraits paraissent en 1883-1884 et que Ramuz a pu donc lire. Sur l'amiélisme, on consultera *Le Complexe d'Amiel* de Jean Vuilleumier (Lausanne, L'Age d'Homme, 1985).

⁵ Cette manière de dévaloriser un texte rappelle certains tics du « roman excentrique » de Sterne à Nodier. Voir Daniel Sangsue, *Le roman excentrique*, Paris, Corti, 1987.